ont frappé l'écrivain moderne et relève des échos entre cette préface et des thèmes de ses romans.

Comme on le constate, ces *Diuina studia* embrassent un large spectre de réalités religieuses et permettent au lecteur d'en appréhender de nombreux aspects.

Gérard Freyburger.

Histoire des sciences et des techniques

Véronique Boudon-Millot et Muriel Pardon-Labonnelie (dir.), *Le Teint de Phrynè. Thérapeutique et cosmétique dans l'Antiquité* (Orient et Méditerranée, 27) : Paris, De Boccard, 2018, 252 pages.

Ce volume est la traduction des travaux menés au sein d'un programme interdisciplinaire consacré à l'« Histoire des couleurs revisitée à la lumière de la physicochimie » (POLYRE) ; il résulte de la collaboration entre le Laboratoire Orient & Méditerranée (UMR 8167 CNRS/Paris-Sorbonne) et le Laboratoire d'Archéologie Moléculaire et Structurale (UMR 8220 CNRS/UPMC). Faisant suite à une précédente publication : *La Coupe d'Hygie. Médecine et chimie dans l'Antiquité*, textes réunis par Muriel Pardon-Labonnelie : Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2013 (voir notre compte-rendu dans le numéro 92 de la *REL*, 2014, p. 329-331), il poursuit la démonstration de l'intérêt que le croisement des méthodes et des outils d'analyse présente pour affiner notre compréhension des sources littéraires antiques. En d'autres termes, les ressources de la philologie ne suffisent pas à garantir une lecture complète, aussi bien lorsqu'il s'agit de la littérature technique que de l'interprétation des *realia* qui parcourent l'ensemble des écrits conservés. Au-delà de la simple compréhension des sources, de tels travaux offrent des prolongements et des perspectives anthropologiques susceptibles de renouveler le regard porté sur les mondes anciens.

Véronique Boudon-Millot (« Souffrir pour être belle [ou beau]. Thérapeutique et cosmétique dans l'Antiquité », p. 15-29) pose les cadres théoriques des pratiques et des « arts » ayant pour finalité le soin de l'apparence corporelle. Il n'est pas utile de rappeler ici que la beauté du corps est perçue comme le signe d'une bonne santé mais aussi, en milieu grec notamment, comme le reflet d'une belle âme. On conçoit donc l'importance que ce soin peut revêtir au-delà du seul enjeu de la séduction. Platon insiste dans son *Gorgias* sur la distinction à établir entre gymnastique et commôtique, l'une étant vertueuse l'autre un simple artifice. Galien théorisera à son tour cette opposition entre deux démarches, l'art de conserver la beauté naturelle du corps d'une part (cosmétique) et l'art de la parure (commôtique). L'étude d'Alessia Guardassole réaffirme s'il en était besoin le rôle de Galien (« Galien de Pergame et la transmission des traités anciens de cosmétique », p. 31-50) comme témoin d'une littérature savante ou technique riche et diversifiée dont nous ne conservons que les échos : on s'attarde ainsi sur les *Kosmètica* de Criton, médecin actif à Rome sous le règne de Trajan. Antonio Ricciardetto analyse un cas particulier d'emploi d'une substance d'origine animale dans la pharmacopée (« L'utilisation thérapeutique et cosmétique des produits tirés des crocodiles dans l'Antiquité gréco-romaine », p. 51-75) ; il montre que la fiente de l'animal que les Anciens associaient systématiquement au Nil et à l'Égypte donnait lieu à un usage répandu en dermatologie

comme en cosmétique mais aussi pour divers traitements incluant notamment la finalité contraceptive. Il s'agit de passer en revue les différents usages afin de voir si, au-delà de l'hypothèse du recours à la magie ou à la religion, cette substance relevant de ce que l'on désigne comme *drekapotheke* (les compositions ayant recours à des matériaux généralement considérés comme répugnants) peut présenter un intérêt thérapeutique. Sans remettre en cause la multiplicité des hypothèses interprétatives à caractère culturel, le passage par les analyses biochimiques peut suggérer dans certains cas (la contraception féminine notamment) un intérêt réel à l'usage de cette *materia medica*. Claire Barbet (« Thérapeutique et cosmétique dans les tombes souterraines de Marquion/Sauchy-Lestrée [Pas-de-Calais] », p. 77-93) résume les résultats obtenus par l'étude et l'analyse de certains objets et contenants déposés comme offrandes dans des tombes gallo-romaines : on peut envisager que les occupants de certaines de ces sépultures aient exercé de leur vivant une activité à caractère médical. Marlène Aubin, dans une étude collaborative associant trois autres signataires (« Le soin des yeux à l'époque romaine. Apport des analyses physico-chimiques de préparations antiques », p. 95-102) pose les premiers éléments d'une analyse systématique destinée à mettre en relation les recettes de collyres consignées dans la littérature et les résultats de l'analyse physico-chimique. Les collyres offrent de ce point de vue un matériau pertinent car, même si nous en conservons peu, l'archéologie a cependant à son actif quelques découvertes nous permettant de disposer de composés dont l'usage peut être identifié. Muriel Pardon-Labonnelie (« Des yeux couleur d'encre. Les vertus thérapeutiques du noir dans le monde gréco-romain », p. 103-119) se consacre à une pratique répandue chez les Anciens, la maquillage ou surlignage des yeux, et s'efforce de mettre en évidence ses finalités. Cette étude est complétée par Marie-Hélène Marganne (« De la cosmétique à la thérapeutique : le verbe στιμμίζειν dans les écrits médicaux grecs », p. 121-139) qui analyse les occurrences des termes formés à partir du substantif στιμμί, invoqué par les sources dans cette opération de surlignage. Danielle Gourevitch (« *Anilis cutis*. La peau d'une vieille peau à l'époque impériale », p. 141-165) compare différents témoins, textuels ou archéologiques, pour rappeler que les soins de la peau, commandés par le souci de l'apparence, était bien une exigence à laquelle les femmes se soumettaient, en particulier en réponse au vieillissement. Les notes de lecture de Philippe Mudry (« Effacer tatouages et marques d'infamie. Quelques recettes de la médecine antique », p. 167-180) mettent en avant des enjeux d'apparence et d'image de soi dont les ressorts culturels et sociaux peuvent donner lieu à des prolongements jusqu'à notre époque. Florence Ghercannoc (« La carnation naturelle et 'jaunâtre' de Phrynè. Du bon teint en Grèce ancienne », p. 181-196) tire parti de la figure de la célèbre courtisane du IV^e^ siècle av. J.-C. retenue pour incarner cette réflexion afin de mettre en évidence l'importance accordée au teint de la peau dans la culture aristocratique grecque, l'enjeu n'étant pas seulement celui de la séduction ou du charme mais de l'image générale de soi. Marie-Claire Rolland (« La belle peau chez les élégiaques romains », p. 197-211) établit un relevé des usages des soins de la peau et des jugements qu'ils suscitent dans le corpus poétique latin désigné par le titre de sa contribution, entre séduction et rejet. On regrettera que la lecture de Properce s'appuie sur l'édition du texte par Paganelli (CUF, 1929) dépassée par l'édition plus récente et plus satisfaisante de Simone Viarre (CUF, 2005). La bibliographie est elle-même assez succincte alors que l'analyse pouvait s'appuyer sur un certain nombre de travaux de référence tant sur le corpus élégiaque que sur l'étude du corps. Enfin, l'ouvrage se clôt sur un entretien avec un auteur de fiction, Christophe Bouquerel, ayant fait de Phrynè l'héroïne de *La Première Femme nue*, Actes Sud, 2015 (prix *Historia* du roman), qui explique comment la matière antique peut servir à alimenter l'inspiration d'un auteur et le cheminement créatif suivi pour la mettre

en forme. Cette contribution est une heureuse initiative des directrices du volume car les échanges entre experts scientifiques et créateurs sont toujours stimulants ; ils font également saisir la richesse qu'un objet d'étude peut contenir au-delà du seul enjeu de la connaissance. Il est tout aussi agréable de constater que des auteurs de l'imaginaire n'hésitent pas à exploiter des travaux académiques et savants comme ressources de leur démarche.

L'ensemble est accompagné de planches de belle qualité et d'un *index nominum* complet.

Malgré le caractère souvent technique de ces contributions, nous insistons, comme nous l'avions fait pour la livraison précédente, sur l'intérêt méthodologique, au sens large, que la lecture de ce volume comporte. On y voit à l'œuvre une conception ambitieuse de l'interdisciplinarité et de la collaboration active entre experts de différents champs.

Frédéric Le Blay.

Sciences historiques

Dominique Briquel, *Romulus, jumeau et roi. Réalités d'une légende* (Realia) : Paris, Les Belles Lettres, 2018, 475 pages.

Dans cette somme synthétique, Dominique Briquel (DB) livre le résultat abouti de plus de quarante années de travaux et de recherches qu'il a effectués sur la légende de Romulus. Le titre dit bien la nature de l'enquête : chercher quelles réalités (non historiques, mais structurelles) se cachent derrière la légende du fondateur de Rome. Plutôt que de l'aborder par cet épisode le plus connu, DB préfère mettre en avant les deux parts qui lui semblent fondamentales de la geste romuléenne : Romulus est successivement un jumeau, puis un roi. La fondation est ainsi placée à l'intersection des deux parties de sa vie – à la fois césure et acte qui « déborde » sur chacune d'elles. Le dernier chapitre de la Première Partie (Le Jumeau) est ainsi consacré au fratricide (pourtant postérieur à la fondation), et la fondation traitée au premier chapitre de la Seconde Partie (Le Roi) (alors qu'il n'est pas encore roi).

L'Introduction rappelle d'abord combien les Anciens étaient décontenancés par bien des aspects étranges et choquants de la légende. Les Modernes, eux, ont privilégié deux approches : rapport entre légende et réalité historique, incidence sur elle d'événements ultérieurs. Aucune des deux n'est impertinente. Mais la démarche de DB relève, elle, de l'analyse narrative par la méthode comparative : la recherche des schèmes légendaires, en pariant sur l'hypothèse d'une cohérence de la légende, dans la perspective « dumézilienne » familière à DB, mais revisitée au moyen notamment de la figure indo-iranienne de Yama-Yima, voire en sortant du monde indo-européen (i.-e.). Le compte-rendu qui suit sera impuissant à rendre la subtile complexité de la pensée de DB et prendra trop souvent l'aspect d'une caricature mutilante ; le recenseur s'en excuse d'avance tant auprès de l'auteur de l'ouvrage que des lecteurs de ces lignes.

La première partie (« Le Jumeau ») examine successivement la naissance et les circonstances de celle-ci (chap. 1 et 2), la jeunesse (chap. 3) et le fratricide (chap. 4). Si le récit canonique de la naissance et de la première enfance n'a rien de spécifiquement i.-e. et renvoie à des mythèmes universellement attestés, en revanche celui de